

UNIVERSITE DE BORDEAUX

FACULTÉ MIXTE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1929-1930 - N° 120

LA
LUTTE CONTRE LA LÈPRE
AU MOYEN-AGE

LES LÉPREUX SAUMUROI
LA DERNIÈRE PAGE DE LEUR HISTOIRE

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue publiquement le Mercredi 30 Avril 1930

PAR

Raymond PETIT

ANCIEN INTERNE DES HOPITAUX DE TOURS

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

Né à Montreuil-Bellay (Maine-et-Loire), le 27 octobre 1902

Examineurs de la Thèse	{	MM. AUCHÉ, professeur	Président.
		MICHELEAU, professeur	
		DAMADE, agrégé	Juges.
		JOULIA, agrégé	

SAUMUR
IMPRIMERIE GIROUARD ET RICHOU
4, Place du Marché-Noir, 4

1930

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ MIXTE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1929-1930 - N° 120

LA
LUTTE CONTRE LA LÈPRE
AU MOYEN-AGE

LES LÉPREUX SAUMUROI
LA DERNIÈRE PAGE DE LEUR HISTOIRE

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue publiquement le Mercredi 30 Avril 1930

PAR

Raymond PETIT

ANCIEN INTERNE DES HOPITAUX DE TOURS

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

Né à Montreuil-Bellay (Maine-et-Loire), le 27 octobre 1902

Examineurs de la Thèse	{	MM. AUCHÉ, professeur	<i>Président.</i>
		MICHELEAU, professeur.....	
		DAMADE, agrégé.....	<i>Juges.</i>
		JOULIA, agrégé.....	

SAUMUR
IMPRIMERIE GIROUARD ET RICHOU

4, Place du Marché-Noir, 4

1930

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS, *doyen*.



PROFESSEURS HONORAIRES :

LANELONGUE, POUSSON, MOURE, PRINCETEAU, W. DUBREUILH, RIVIÈRE, BARTHE, LE DANTEC.

PROFESSEURS :

	MM.		MM.
Clinique médicale	VERGER	Médecine expérimentale ...	MAURIAC
	CASSAËT	Clinique ophtalmologique .	TEULIÈRES
Clinique chirurgicale	CHAVANNAZ	Clinique chirurgicale infan-	ROCHER
	BÉGOVIN	tile et orthopédie	GUYOT
Pathologie et thérapeutique générales ...	CARLES	Clinique gynécologique ...	CRUCHET
Clinique d'accouchements ..	ANDÉRODIAS	Clinique médicale des mala-	DENIGÈS
Anatomie pathologique et		dies des enfants	SIGALAS
microscopie clinique	SABRAZÈS	Chimie biologique et médicale	BONNIN
Anatomie	VILLEMEN	Physique médicale et pharmaceutique ...	PETGES
Anatomie générale et histologie	G. DUBREUIL	Médecine coloniale et Clini-	DUVERGEY
Physiologie	PACHON	que des maladies exotiques	ABADIE
Hygiène	AUCHÉ	Clinique des maladies des	PORTMANN
Médecine légale et déontologie	LANDE	voies urinaires	LABAT
Electroradiologie et clinique		Clinique des maladies nerveuses et mentales	SELLIER
d'électricité médicale	RÉCHOU	Clinique d'oto-rhino-laryngologie	
Chimie	CHELLE	Toxicologie et hygiène appliquée	
Botanique et matière médicale	BEILLE	Hydrologie thérapeutique et	
Pharmacie	DUPOUY	Climatologie	
Zoologie et parasitologie ...	MANDOUL		

MM. DELAUNAY (Physiologie), MICHELEAU, LEURET, DUPÉRIÉ (Médecine générale).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

	MM.		MM.
Anatomie et embryologie ..	DUBECQ		PAPIN
Histologie	LACOSTE	Chirurgie générale	JEANNENEY
Anatomie pathologique	MURATET		CHARRIER
Parasitologie et sciences naturelles ...	R. SIGALAS		LOUBAT
	CREYX	Obstétrique	PERY
	BONNIN		N...
Médecine générale	AUBERTIN	Ophtalmologie	BEAUVIEUX
	DAMADE	Dermatologie et syphiligra-	
	PIÉCHAUD	phie	JOULIA
Maladies mentales	PERRENS	Pharmacie	GOLSE

COURS COMPLÉMENTAIRES :

	MM.		MM.
Clinique dentaire	CAVALIÉ	Puériculture	N...
Médecine opératoire	PAPIN	Démonstrations et préparations pharmaceut. ...	N...
Accouchements	PERY	Chimie chimique	GOLSE
Ophtalmologie	CABANNES	Zoologie et parasitologie ...	R. SIGALAS

Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes. ... N...
Cours complémentaire annexe. - Prothèse et rééducation professionnelle .. GOURDON.

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.

A mon Maître et Président de Thèse

MONSIEUR LE PROFESSEUR AUCHÉ

Professeur d'Hygiène à la Faculté de Médecine et de Pharmacie de Bordeaux

Médecin des Hôpitaux

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Qui m'a fait le très grand honneur

de bien vouloir présider cette thèse

Aux MIENS, qui m'ont toujours aimé

A ma FIANCÉE

A mes vrais AMIS

Nous tenons à remercier ici, tout particulièrement, nos éminents Collègues de la Société française d'Histoire de la Médecine, les Docteurs P. DELAUNAY, du Mans ; TRICOT-ROYER, d'Anvers ; WICKERSHEIMER, de Strasbourg ; et BARBILLION, de Paris, qui ont bien voulu mettre à notre disposition leurs remarquables travaux relatifs au sujet que nous traitons, et qui nous ont très aimablement aidé à l'élaboration du présent travail.

Nous tenons également à exprimer notre profonde gratitude à notre chef, le Médecin-Commandant Jean des CILLEULS, qui, durant notre séjour à l'École de Cavalerie de Saumur, nous a guidé si judicieusement dans l'orientation de nos longues recherches.

M. DÉRÈ, Directeur-Économe de l'Hospice général de Saumur, a bien voulu nous autoriser à compiler les archives de cet établissement hospitalier. Qu'il reçoive ici tous nos remerciements pour son aimable obligeance.

AVANT-PROPOS

C'est presque à chaque page de l'histoire du moyen âge que nous lisons l'horreur de « ce mal implacable, dont nos vieilles chroniques signalent les ravages, qui s'acharne sur ses victimes, qui les mutile, les défigure lentement, au point de les rendre méconnaissables avant de les frapper à mort ». (1)

Des établissements charitables appelés « Maladreries » soignaient alors, ou plutôt parquaient dans leur enceinte, ces misérables condamnés à être appelés « lépreux », et parfois souvent atteints de toute autre maladie à manifestation cutanée, de caractère pourtant bien différent.

Nous nous proposerons, dans cet ouvrage, de rappeler les mesures sociales employées contre l'hydre aux cent têtes qui engloba toutes ces misères physiologiques à l'aspect repoussant. C'est dans les limites du moyen âge, limites tant battues par ce fléau, c'est-à-dire à l'apogée même de cette plaie d'Egypte, que nous chercherons à montrer les moyens plus ou moins efficaces employés contre la contagion, recours bien plus sociaux que médicaux, et que la petite ville de Saumur aura aussi connus.

(1) Professeur JANSELME : *Cours consacré à l'étude de la lèpre* (avril-juillet 1928). Leçon d'ouverture. Clinique de la Faculté à l'hôpital St-Louis.

INTRODUCTION

Le mot « lèpre », employé par les médecins grecs pour désigner d'une manière précise un genre d'éruption bien caractérisé, a été détourné de son acception première et appliqué à des maladies fort diverses et bien différentes de celles qu'il avait d'abord désignées.

Hippocrate et les médecins grecs se sont servis de deux mots : « Lepra » et « Psora », qui désignaient les affections de la peau ; Lepra s'appliquait à la maladie des couches profondes, plaques arrondies en écailles de poissons, tandis que Psora s'arrêtait à la surface, s'y manifestant sous divers aspects.

Ce furent Willan et Biet qui rendirent à la Lepra l'acception précise et réelle dans laquelle son nom fut créé.

On peut réduire à trois les différentes affections que l'on a désignées sous son nom :

1° L'*Elephantiasis* proprement dit ou « lèpre des Hébreux », maladie terrible, parfaitement décrite par les Grecs, surtout par Arétée, et par les Arabes qui la nomment « Juzam Juzamlik ».

2° L'*Elephantiasis des Arabes*, confondu avec la forme précédente par les Hébreux, appelé confusément « Leuké » (mal blanc) par les Grecs, et décrit sous le nom de « Dal-Fil » par les Arabes.

3° Le *Vitiligo des Latins*, correspondant au « Bothor » des Arabes.

DÉFINITION

Le mot lèpre vient du grec *λεπρα* qui veut dire écaille.

Cette maladie contagieuse est due au développement dans l'organisme d'un bacille spécial dit bacille de Hansen, très proche du bacille de Koch par son aspect et son mode de coloration au laboratoire.

C'est de toute évidence par la piquûre de parasites (poux, punaises) ou par le *Demodex Folliculorum* (Borrel) qu'il est inoculé et produit une série de symptômes caractérisés soit par la formation de nodules plus ou moins volumineux apparaissant sur la peau et les muqueuses (Lèpre tuberculeuse), soit par une éruption maculeuse (Lèpre maculeuse ou lisse), soit par des troubles nerveux divers, comme anesthésie, atrophie musculaire, gangrène des membres, accompagnés ou non d'éruptions cutanées (Lèpre anesthésique, Lèpre systématisée nerveuse, Lèpre mutilante), soit par des troubles nerveux et des bulles qui, en se rompant, laissent des cicatrices déprimées et irrégulières (Lèpre lazarine).

HISTORIQUE

Le début de la lèpre remonte à la plus haute antiquité : les *Livres Mosaïques* nous en parlent déjà. Hippocrate semble la connaître parfaitement, mais nous ne sommes encore que dans la période des temps légendaires et rien ne prouve que ce soit là la maladie que nous pensons ; il nous faudra arriver à l'époque romaine pour être sûr de bien être en face de la Mésèlerie tant redoutée.

Pline et Plutarque nous apprennent en effet que ce fut Pompée, chargé des dépouilles de l'Asie, qui l'introduisit en Italie avec ses Légions en revenant de Syrie et d'Egypte, où elle régnait en dévastatrice. Cette première invasion ne devait être que le prélude d'une seconde beaucoup plus grave, que les armées impériales, comprenant des milices originaires de Palestine et d'Egypte, devaient planter à Rome, où elle forma une véritable source endémique, faisant de nombreuses victimes dans tous les rangs de la société romaine, dont l'empereur Constantin lui-même. Celse, dans *De re medica*, puis, un siècle plus tard, Arétée de Cappadoce, Gallien, nous en font un tableau saisissant.

Pour Paulus Ægineta, c'est un chancre universel de tout le corps ; quant à Gallien, il nous dit que « c'est une maladie très grande, provenant de l'erreur de la vertu digestive et sanguificative du Foye, par lequel erreur et défaut, la vertu assimilative de la chair est grandement dépravée et changée ». (1)

Dans le livre II, à Glaucon, il la définit « effusion de sang troublé et grossier contenu ès veines par tout le corps et habitude d'iceluy ». (2)

De Rome, elle se répandit bientôt dans tout l'Empire romain et de là s'infiltra dans la Lombardie, l'Espagne,

(1) Ambroise PARÉ, vingtième livre : *De la petite vérole et lèpre*, chap. VII, f° VII c LI, 4^e édition, Gabriel Buon, Paris, 1585. (Bibl. municip. de Saumur, n° 2.337).

(2) A. PARÉ, loc. cit.

la Gaule où, aux VII^e et VIII^e siècles, elle subit une recrudescence sérieuse causée sans doute par l'invasion des Lombards et Sarrasins, puis enfin en Grande-Bretagne.

La formation de l'Empire d'Orient et d'Occident avait heureusement jugulé quelque peu son expansion, quand, sous l'influence des Croisades et grâce à l'apport incessant des Croisés contaminés en Syrie et en Palestine, elle prit vite en Europe des proportions effrayantes, contrairement à ce qu'elle était au préalable, car, avant le XII^e siècle, on trouve peu d'écrivains qui en fassent mention; notons cependant, à titre d'exception, au X^e siècle, un pèlerinage en Berry où le roi Robert « donnoit l'aumône aux lépreux qui y étoient en grand nombre ».

Mais bientôt, sous l'influence de l'hygiène publique, du changement des constitutions et des modifications particulières de l'état atmosphérique, la lèpre, dès la fin du XV^e siècle, commença par disparaître progressivement, « à tel point que lorsque un ladre attardé surgit pour réclamer au fabricien sa pitance, il fait l'effet d'un revenant importun et que l'on ne sait où caser (1). On peut dire qu'à partir du XVI^e siècle la lèpre est rayée, pour ainsi dire, du nombre des calamités publiques ». (2)

Néanmoins, « contrairement à l'opinion reçue, la lèpre, en tant que maladie mondiale, n'est pas prête de s'éteindre. A l'époque contemporaine, son domaine est encore immense; loin de rétrograder d'une manière uniforme, elle reprend l'offensive dans certaines régions et gagne des terres nouvelles, la Nouvelle-Calédonie, par exemple; en Afrique, en Extrême-Orient et dans l'Amérique latine, elle exerce encore d'énormes ravages ». (3)

(1) L. FROGER : *Histoire du « Fils au Roier », lépreux de Doucelles* (1464); *La paroisse de Doucelles d'après ses comptes de fabrique*. (Rev. hist. et arch. du Maine, 2^e série, t. 1^{er}, fasc. II, 1921, p. 147-149). Docteur Paul DELAUNAY : *Etude sur l'Hygiène, l'Assistance et les Secours publics dans le Maine sous l'Ancien Régime*, p. 14. (Imp. Monnoyer, Le Mans, 1923).

(2) Dr Paul DELAUNAY, loc. cit., p. 14.

(3) Prof. E. JANSELME : *La lèpre à travers les âges*. (Le Progrès Médical, suppl. illustré, n° 10, p. 80).

La lutte contre la lèpre au moyen âge

Le lépreux du moyen âge

Ambroisé Paré, qui étudia très particulièrement la lèpre au moyen âge, nous dit qu'elle est appelée des Grecs « Eléphantiasis », parce que les malades ont leur peau « aspre, scabre, ridée et inégale ainsi que les éléphants : ce qui est dict aussi à cause de la grandeur de la maladie ». (1)

Tant qu'aux causes, dit-il, « ceste maladie peut advenir pour avoir usé de viandes trop salées, épicées et âcres, .. aussi par trop crapuler et boir de vins trop forts, ... par la rétention des superfluitez et excréments mélancholiques, comme des hémorroïdes, flux menstruel, ... par la transformation des humeurs en Atrabilis ». (2)

Deux siècles avant lui, Guy de Chauliac en avait trouvé les facteurs occasionnels seulement en la « corruption d'air, attouchement de méchante viande et tache de germination ».

Très peu de temps après la contagion apparaissent

(1) A. PARÉ, loc. cit.

(2) Théorie reprise par Ioannis Fernelii. Editio Emandatissima. Apud Iacobum Chouet. MDCXXVII, Genevæ, liber II, p. 207 XXxxij. (Bibl. munic. de Saumur, n° 2.333).

d'abord les signes de début avec « mutation de couleur naturelle en la face, comme goutte rose, saphyrs, cheute de poil, grande altération tant de iour que de nuict, l'haleine forte et puante, et ulcérations de la bouche, mutation de voix et un grand désir de l'acte vénérien ». (1). — Les « humeurs mélancholiques » se développant par la suite de plus en plus, la maladie finit par éclater en tous les points du corps, et c'est le tableau affreux du malheureux aux yeux injectés de sang, avec un regard stupide et immobile, au front « ridé comme un Lyon », ayant des narines énormes aux lumières rétrécies, corrodées, croûtées, ulcérées, laissant échapper une humeur sanguinolente ; les lèvres boursouflées s'entrouvent sur des gencives décharnées et puantes, sur une langue énorme et noirâtre, qui laissent passer une voix cassée, enrouée et une haleine insoutenable.

Les oreilles sont comme mangées des rats par la consommation qui en ronge les lobes et présentent en arrière de gros nodules lépreux ; la chair vient avec le sourcil ou les cheveux que l'on veut arracher, tant cette pauvre peau est tourmentée, « crespie comme une oye maigre déplumée,.. comme escaille de carpe,.. entièrement onctueuse... et ulcérée en plusieurs endroits ». (2)

Mais la morsure de la bête ne s'arrête pas à la surface ; sapant la masse même de leur chair, elle en émacie les muscles, les fond, notamment entre le pouce et l'index, donnant à la main cet aspect affreux de « la griffe lépreuse » ; elle émousse la sensibilité et l'abolit en certains endroits : « ils n'ont point ou peu de sentiments en leurs extrémités et icelles tombent principalement en la déclinaison,... et par ainsi la partie tombe en totale mortification ». (3)

(1) A. PARÉ, chap. VII, f° VII c LIII.

(2) A. PARÉ, loc. cit.

(3) A. PARÉ, chap. XI, f° VII c LVI.

La misère physiologique atteint alors son summum : les urines deviennent « épaisses comme celles des jusmens », s'accompagnant d'un « pouls fort débile et languide » (1) ; à cela s'ajoute un manque complet de repos, torturés qu'ils sont par des songes et des imaginations épouvantables et leur martyre s'accroît de ce qu'ils désirent aussi grandement la compagnie des femmes, et principalement au temps de l'accroissement et estat de leur maladie, à raison de chaleur estrange qui les brûle aux parties internes de leur corps » (2), chaleur si forte que si « quelquefois l'un d'iceux tenant en sa main l'espace d'une heure une pomme fraîche, icelle après apparoissoit aussi arride et ridée que si elle eut été l'espace de huit jours au soleil » (3). Enfin, suprême stigmatte qui, cette fois, va les enlaidir moralement, « ils deviennent cauteleux et trompeurs et soupçonneux à cause qu'ils sont défiants d'eux-mêmes... et ce qu'ils savent leur défaillir d'esprit et d'adresse : ce qui est la même cause pourquoi les vieilles gens, les malades et femmes sont surtout sujets à tels vices ». (1)

(1) A. PARÉ, chap. VII, f° VII c LIII.

(2) A. PARÉ, loc. cit.

(3) A. PARÉ, chap. XI, f° VII c LVI.

La contagion

Mais l'effroi des populations devant l'aspect horrifiant des contaminés se doublait du fait que la contagion était reconnue évidente et facile, car « l'air ambiant ou environnant lequel nous inspirons et attirons en nos corps peut être infecté de leur haleine et de l'exaltation des excréments qui sortent de leurs ulcères ». (1)

Les grands désirs vénériens de ceux-ci n'étaient pas faits non plus pour endiguer l'expansion de l'épidémie; « or icy se peut esmouvoir une question, à savoir si une personne peut avoir compagnie d'homme lépreux sans qu'elle soit infectée : ce qui est possible, si bientôt après les mois coulent, d'autant que Nature se purge et nettoie par tel flux; mais au contraire l'homme a tard, et difficilement se peut sauver, qu'il ne soit lépreux, s'il a compagnie d'une femme lépreuse,... à cause que la verge virile est fort spongieuse et rare, en moyen de quoi reçoit facilement le virus » (2). Et si une telle union devait porter des fruits, l'hérédité terrible les marquait impitoyablement de son sceau, car « ceste contagion est si grande qu'elle vient aux enfans des enfans et encore plus loing, de quoi l'expérience fait foy (3),... car un ladre engendre un ladre ». (4)

(1) A. PARÉ, chap. XII, f° VII c LVII.

(2) A. PARÉ, chap. VIII, f° VII c LII.

(3) A. PARÉ, chap. XI, f° VII c LVI.

(4) A. PARÉ, chap. VIII, f° VII c LI.

La prophylaxie anti-lépreuse jusqu'au moyen âge

Devant une telle contagion, les médecins eux-mêmes étaient saisis de frayeur sachant le mal bien au-dessus des ressources de leur art. Les historiens n'avaient pas de termes assez énergiques, de couleurs assez sombres pour peindre cette hideuse maladie, qui, par son extension, sa violence, sa longue durée et sa puissante influence mérite sans contredit d'occuper la première place parmi toutes celles, si nombreuses pourtant, qui ont désolé l'espèce humaine et ravagé l'Europe d'un bout à l'autre, pendant toute la longue période du moyen âge.

On comprendra aisément que la crainte de la contamination, quelque peu de compassion aussi envers les ladres, devaient de longue date amener des dispositions à leur égard, les unes coercitives, en vue d'arrêter les progrès du mal, les autres humanitaires destinées à assurer un sort meilleur à ces réprouvés : ce furent, hélas, la plupart du temps, les premières qui prévalurent !

Dès l'antiquité en effet, et jusqu'à la fin du moyen âge, les lépreux furent bannis de la société par des lois d'une extrême sévérité. Les Hébreux eux-mêmes, prétendent certains auteurs anciens, ne furent-ils pas chassés de l'Egypte à cause de la lèpre dont ils étaient infectés : Moïse, dans les lois et conseils qu'il donne aux Israélites, au sortir de leur captivité d'Egypte, avait en effet ordonné des prescriptions tout à fait inhumaines que nous retrouvons ainsi conçues dans le *Lévitique* : « Tout homme donc

qui sera infecté de Zaraath et qui aura été séparé des autres par le jugement du prêtre, aura ses habits décousus, la tête nue, le visage couvert de son vêtement, et il criera qu'il est impur et souillé ». (1)

Ctésias et Hérodote, dans leurs récits sur la lèpre en Perse, nous disent également que ceux qui en étaient frappés étaient bannis de la société ; par contre, l'historien Joseph nous affirme que, dans plusieurs contrées orientales, les lépreux, loin d'être méprisés et chassés de la société, étaient l'objet d'une vénération toute particulière puisqu'on leur donnait les premières dignités civiles et militaires; nous sommes heureux de noter cette unique exception !

En Europe, nous apprenons par les Conciles, les Codes germaniques et les Capitulaires des rois francs, que dès le vi^e siècle des dispositions très sérieuses étaient déjà prises; mais après les Croisades à Jérusalem, où les lépreux devaient se tenir hors des portes de la ville et demander de loin aux gardiens les provisions dont ils avaient besoin, on vit le moyen âge se prémunir par une véritable organisation de dépistage et de prophylaxie.

(1) *Lévitique*, chap. XVI, v. 44 et 45.

Le dépistage de la lèpre au moyen âge

On admettait généralement trois degrés dans l'aspect des lépreux, et ceux qui en étaient frappés étaient traités avec plus ou moins de rigueur selon le degré de la maladie.

Une commission d'examen était chargée d'apprécier l'intensité du mal avant de faire l'application des lois qui y étaient relatives. Elle se composait de juges et de médecins; en Belgique, à Anvers notamment, « elle était nombreuse et de haute qualité : y figuraient deux Echevins de la ville, trois Médecins et trois Chirurgiens jurés, un Greffier, un Notaire assisté de deux Secrétaires, la Dame Prieure du Couvent et vraisemblablement le Curé de l'Hôpital, ce qui portait à quatorze les membres de ce jury d'hygiène publique. » (1). Celui-ci rendait son verdict; la plupart des consultants étaient renvoyés indemnes du mal terrible; les douteux étaient condamnés à une cure d'épreuve; enfin quelques rares sujets étaient déclarés lépreux.

Cet examen se passait une fois l'an, et généralement le lundi qui précédait la Pentecôte. Pour établir un diagnostic sûr (?), on se basait d'abord sur l'aspect de la peau : « lorsqu'il paraîtra sous la peau une couleur blanchâtre, que les cheveux auront changé de couleur, et qu'on verra même paraître la chair vive, on jugera que c'est une lèpre très invétérée ». (2)

(1) Dr TRICOT-ROYER : *Les lépreux d'Anvers, la dernière page de leur histoire*. (Bull. de la Soc. Franç. d'Hist. de la Méd., t. XIX, n° 5-6, p. 119, mai-juin 1925).

(2) *Saci. Bible Lévit. XIII, x, 11.*

On considérait si la surface en était grasse et brillante, car « c'est que leur visage et tout leur cuir apparaît toujours onctueux à raison de la chaleur qui dissout toute la graisse qui est sur la peau, ce qui se connaîtra si on leur jette de l'eau sur la peau, car l'on verra icelle ne s'arrêter en aucun lieu par cause de prise ». (1)

Un troisième signe était fourni « en arrachant les sourcils et cheveux et chair qui vient avec ». (2)

On utilisait également la grande épingle, chère à Ambroise Paré, laquelle passait pour être un moyen infailible : « c'est que les ayant piqués d'une longue épingle au gros tendon qui s'attache au talon, qui est fort sensible par-dessus les autres, et voyant qu'ils n'en sentaient rien, je conclue que véritablement ils sont ladres ». (3)

Enfin, pour terminer, le signe de la fameuse « pierre d'épreuve », procédé unique et dont nous avons trouvé trace au Mans. Il y avait en effet dans cette ville une chambre dépendant de l'officialité et chargée d'examiner les malheureux soupçonnés de mésellerie. Une lettre du roi Charles VI, en date du 2 juillet 1405, avait déclaré qu'au seul évêque ou à son official revenait « la connoissance, décision et sentence des personnes infectes ou accusées de mésellerie », à savoir d'infliger aux suspects « certain expériment à une pierre de marbre qui est en un ostel sis en la ville du Mans (4), de la maladrerie de Saint-Ladre, près le Mans ».

Ni le maître de la maladrerie, ni le gardien de la pierre ne devaient « eulx entremectre de la dite visitation », celle-ci étant du ressort des praticiens spéciaux composant la chambre, Clercs d'office, Barbiers, Appariteurs et Greffiers.

Le cordelier Jehan Yvel, « soy-disant maistre de la...

(1) A. PARÉ, chap. VIII, f° VII c LVI.

(2) A. PARÉ, loc. cit.

(3) A. PARÉ, loc. cit.

(4) Rue Dorée.

maladrerie de Saint-Ladre », ayant procédé de sa propre autorité, de concert avec son neveu Jean Filleul, à une expertise sur le sieur Geffroy Le Maistre, et l'ayant déclaré lépreux, l'évêque du Mans Adam signala les coupables à la justice du roi et fut autorisé par lettres royales à les assigner devant le Parlement . (1)

L'épreuve de dépistage par ce procédé consistait à coucher le patient sur la pierre de marbre. Nous ignorons d'ailleurs ce qu'en pouvaient déduire les experts; peut-être le froid de la pierre et la cyanose tégumentaire résultante mettaient-ils en valeur les plaques de dyschromie lépreuse ou les altérations de la sensibilité cutanée? Rien ne l'indique, quoique en 1461 les procureurs de la fabrique de Requeil ayant mené au Mans le fils Violeau pour l'épreuve celle-ci échoua « pour ce qu'il estoit au temps d'hiver, et fût enjoint aux dits Procureurs le ramener en Mars prochain ensuyvant ».

En 1490 et 1491, un sieur Belotière, de Challes, y fut éprouvé par trois fois ; les données de certitude ne devaient pas être flagrantes! Nous ignorons jusqu'à quelle date cette pratique fut en vigueur ; elle dut sans doute disparaître comme ses sœurs, au xvi^e siècle, avec nos derniers lépreux.

(1) *Livre rouge* du Chapitre de la cathédrale du Mans. (Bibl. du Mans, mnss n° 247, f° ccxx V° et ccxxj R°).

Les mesures sociales contre la lèpre

La ladrerie étant reconnue, les malheureux allaient être bientôt mis au ban de la société par une proclamation *coram populo*, désormais vêtus d'un costume spécial et devant annoncer leur présence d'une manière conventionnelle et suffisante pour permettre aux plus favorisés de prendre le large, car « leur sueur et exhalations de vapeur qui sortent hors de leur corps sont vénéneuses » (1), ce qui fait que « les Magistrats les doivent faire séparer et envoyer hors de la compagnie des sains,... le plus doucement et amialement qu'il sera possible, ayant mémoire qu'ils sont semblables à nous ». (2)

Quand les lépreux n'étaient pas encore défigurés entièrement, on ne les bannissait pas de la société ; on se contentait de leur interdire l'entrée des réunions publiques, mais ceux qui étaient plus sérieusement atteints se voyaient condamnés à être sequestrés, relégués dans des endroits isolés où souvent ils manquaient du strict nécessaire. Les ministres de la religion célébraient alors, pour l'expulsion des malades, une épouvantable cérémonie ressemblant à de véritables funérailles. Laissons Ogée en parler dans son *Histoire de Bretagne* : « Un prêtre revêtu d'un surplis et d'une étole allait avec la croix chez le lépreux qui était préparé à cette cérémonie. Le ministre sacré commençait par l'exhorter à souffrir patiemment, et en esprit de pénitence, la plaie incurable dont Dieu l'avait frappé. Il l'arrosait ensuite d'eau bénite et le conduisait à l'église. Là, le lépreux quittait ses habits ordinaires et prenait un

(1) A. PARÉ, chap. VIII, f° VII c LI.

(2) A. PARÉ, chap. XII, f° VII c LVII.

vêtement noir préparé exprès, se mettait à genoux devant l'autel entre deux tréteaux et entendait la messe, après laquelle on l'arrosait encore d'eau bénite. On voit que cette cérémonie ne différait presque pas de celle des funérailles ordinaires. En conduisant le lépreux de sa maison à l'église, en chantant les mêmes versets qu'aux enterrements, et après la Messe qui était celle des Morts, on entonnait le *Libera* et on conduisait le malade à la maison qui lui était destinée. Lorsqu'il y était arrivé, le prêtre lui faisait une dernière exhortation : *sis mortuus mundo*, et en matière de consolation : *vivus iterum Deo*, puis pour terminer lui jetait une pelletée de terre sur les pieds. A Elouges, en Belgique, « les lépreux étaient condamnés à entendre une messe des Morts à côté d'un cercueil placé dans la nef à leur intention. On les couvrait ensuite d'une robe noire et on les conduisait vers une hutte de paille établie dans un endroit écarté. Celui d'entre eux qui s'avisait de rentrer au village s'exposait à être lapidé; ils se désaltéraient au ruisseau en aval de l'agglomération »(1). « La maison, poursuit Ogée, était petite et avait pour tous meubles : un lit complet, une chaise, une lampe, une serviette et les autres choses nécessaires ».

Le lépreux se reconnaissait à ses habits qui devaient le désigner aux yeux de tous. Ils se composaient d'un chapeau de feutre noir à fond plat et à grands bords, de chausses grises ou noires, d'une paire de gants et d'un grand caban gris qui se fermait sous le menton au moyen d'une bride plate à la manière des chapes. Au niveau de l'épaule gauche était cousu un morceau d'étoffe rouge en forme de patte d'oie, signe distinctif des lépreux et qui aurait donné le nom de reine « Pédauque » à la reine wisigothe Austris, atteinte de l'horrible mal. A Gand, tous les vêtements des lépreux étaient de couleur grise mêlée de

(1) Dr TRICOT-ROYER : *Les signes distinctifs des lépreux en Belgique*. (Yperman, vol. II, fasc. v, p. 14, impr. Vromans, Ixelles, 1929).

quelques fils rouges afin de laisser moins apparaître le sang qui découlait de leurs lèvres et de leurs narines sur leurs habits. (1)

Une ordonnance de Charles-Quint, datée du 3 janvier 1538, rappelle aux lépreux, mendiants ou ambulants, qu'ils doivent se coiffer de chapeaux garnis de cordes ou de rubans blancs.

Les accessoires dont on gratifiait en plus le lépreux étaient une pannetière à provisions, une baguette, une écuelle de bois, un barillet, une cliquette dont le son avertisseur devait se percevoir à distance utile, et un long bâton pour la marche. Avant de le quitter, le prêtre lui défendait de paraître en public pieds nus et sans ses habits de lépreux, d'entrer « ès Eglises, marchés, moulins et lieux èsquels il y a affluence de peuple,... de laver ses mains et choses à son usage èsfontaines, et si veut y boire faut prendre avec un vaisseau honneste,... de toucher aucune chose que avec une verge nette pour la démonstrance », de s'engager dans les chemins creux et étroits, d'approcher les enfants et de répondre à ceux qui l'interrogeraient : il devait toujours « se tirer loing des gens et au dessous du vent » en agitant sa cliquette, et « cheminer par le milieu de la charrière afin que aucuns ne puissent pis valoir » (2). Vivant dans sa cabane ou borde, couverte de torchis et située dans les champs, le malheureux considéré comme mort (*tanquam mortuus habetur*) était désormais séparé du monde. Ayant la jouissance plus ou moins parfaite de ses revenus, il n'avait plus la pleine propriété de ses biens, il ne pouvait ni aliéner, ni contracter d'engagements, ni tester, ni hériter, frappé de mort civile et dans une situation juridique analogue à la *maxima capitis diminutio* du Droit Romain. Pour les Croisés qui avaient contracté la

(1) *Gentsch Statuten* 1424, d'après D^r TRICOT-ROYER, loc. cit., p. 15.

(2) *Rituel de l'évêque Jean Van de Wille* (1591 et 1621), d'apr. D^r TRICOT-ROYER, loc. cit., p. 18-19.

lèpre en Syrie et en Palestine, les Assises de Jérusalem avaient pleins pouvoirs pour décider de l'avenir de leur fief, leurs biens personnels, et leur mariage.

Philippe de Beaumanoir, dans les *Coutumes du Beauvoisis*, dit : « Quand aucuns devient mexiax, par quoi il convient qu'il laisse la compaignie des gens sains, il n'a plus droit en nule propriété d'éritage, ne qui fust siens, ne qui li peust venir de son lignage,... car sitost comme il est pris de cele maladie, il est mors quant au siècle », et plus loin, « Mesiax ne doivent pas estre oys en tesmognage, car coustume s'accorde qu'ils soient déboutés de la conversation d'autres gens ».

Les fiançailles, d'après l'édit de Rothari, étaient rompues de plein droit si la fiancée était reconnue lépreuse, mais un Capitulaire de Pépin le Bref autorise un lépreux marié à une femme saine à lui donner un compagnon de vie si elle y consent, et réciproquement, bien que « l'en dit ci que por lèpre ne doit l'en pas feme départir de son mari » (1). Les Décrétales de saint Grégoire permettaient également aux lépreux de se marier s'ils trouvaient une femme qui voulut partager leur sort, mais leurs enfants n'étaient point baptisés sur les fonds et l'eau qui servait à leur baptême était jetée dans des lieux retirés; dans beaucoup d'églises du Midi de la France, on peut voir encore la porte bâtarde et le bénitier réservés aux lépreux et aux « cagots », leurs descendants.

Enfin, lorsque le misérable lépreux tombait malade pour ne plus se relever, le prêtre lui donnait quand même la Communion et l'Extrême-Onction et, après sa mort, l'enterrait dans sa maison où dans un cimetière spécial éloigné, « car sache que quand tu mourras, tu seras enseveli sous ta maison, si n'est de grâce qui te sera faite par le prélat ou ses vicaires ».

Quant à la mesure, elle était soigneusement brûlée, ainsi que tout ce qui avait appartenu à son propriétaire.

(1) XIII^e s., *Livr. de Jost*. 197.

Les lépreux seuls

Les lépreux, ainsi mis à l'index, vivaient des fonds votés par la commune à laquelle ils appartenaient, ou bien encore, et c'était le cas le plus fréquent, de la charité publique. Tout travail leur était interdit et il arrivait souvent, lorsque les aumônes n'étaient pas suffisantes, que les malheureux manquaient de tout, même de pain : de là des émeutes et des mesures très sévères de la part de l'autorité pour les réprimer. Muratori raconte qu'en Italie les lépreux, de concert avec les Juifs, autres parias exposés aux sévices populaires, fomentèrent une révolte qu'on eut beaucoup de peine à apaiser et qui fit couler beaucoup de sang. En 1321 sur la requête au Roi du sire de Parthenay, accusant Juifs et lépreux d'avoir voulu empoisonner la population, on fit « provisoirement » brûler plusieurs de ceux-ci avant d'enquêter plus avant. (1)

Nous sommes heureux d'apprendre néanmoins que leur vie était absolument idéale dans certaines localités, en lisant l'énumération des largesses que doivent faire aux malheureux contaminés du mal de lèpre les ressortissants de certains villages, notamment du Marquisat de Westerlo en Belgique ; « il est agréable de signaler que ces disgrâciés de la nature, que l'on s'est complu à nous repré-

(1) Dr WICKERSHEIMER : *Les accusations d'empoisonnement portées pendant la première moitié du XIV^e siècle contre les lépreux et les Juifs, leur relation avec les épidémies de peste.* (Liber Memorialis du 4^e Congrès intern. d'Hist. de la Méd, Bruxelles, avril 1923. Anvers, impr. de Vlijt, 1927. 8 p. in-folio).

senter comme de véritables parias, étaient en somme traités par leurs concitoyens avec une commisération que je n'hésite pas à qualifier d'affectueuse. Or cette ordonnance étant la consécration de traditions séculaires, la constatation est réconfortante et tout à l'honneur du moyen âge que l'on se plaît à décrier ». (1)

Dès lors apparurent de faux lépreux, paresseux ou chemineaux qui exploitaient la charité publique et dont « falloit déjouer la ruse de ces prétendus malades ». (2)

Ambroise Paré nous parle d'un certain « maraut qui contrefaisoit le ladre, ... la face couverte de gros boutons faits de certaine colle forte et peinte d'une façon rougeâtre et livide approchant la couleur des ladres, ... et se serroit la gorge de la main senestre avec lien autour du col pour congestion de la face et enrouement de la voix par l'angustie stricture de la trachée-artère serrée par la lisière ». Convaincu de supercherie, le fouet ne se fit pas attendre « exemplairement et publiquement », car des mesures sévères punissaient les faux ladres.

On retrouvera ainsi de multiples anecdotes qui nous feront beaucoup hésiter quant à l'affirmation de la misère générale des lépreux (3). De toute évidence, c'était un mal de tout repos et assez rémunérateur; il s'agissait simplement de tomber dans la contrée où régnaient des cœurs sensibles et généreux, tels : Elisabeth de Hongrie, Catherine de Sienne, Edouard le Confesseur et François d'Assise.

(1) Dr TRICOT-ROYER : *Les lépreux de Tongerlo*. (Comm. au V^e Congrès d'Hist. de la Méd., p. 3, impr. Alb. Kundig, Genève, 1926).

(2) Voir Arch. de la ville d'Ath. Massardie, année 1527, d'après Dr TRICOT-ROYER, Yperman, vol. XI, fasc v, p. 7.

(3) A. ANGOT et A. LEDUC : *Le faux ladre*. (In *Anecdotes Mancelles* 1895), IV-424 p., petit in-8°, 195-204.

Les lépreux en Maladrerie

L'unique soulagement des lépreux vint de l'extension du mal et des mesures nécessaires devant ce fléau général. Au lieu de les isoler, on songea enfin à les parquer en des hôpitaux spéciaux qui étaient déjà fort nombreux sous Charlemagne. (1) *

Dans les siècles qui suivirent, presque toutes les villes, villages et bourgs de France eurent alors chacun leur maladrerie : l'historien Mathieu Paris en comptait 19.000 dans toute l'Europe au ^{viii}^e siècle, et, en 1180, Louis VII, par son testament, légua « cent sols » à chacune des 2.000 léproseries de son royaume (2).

Ces asiles spéciaux, situés auprès des villes, étaient appelés maladreries, maladies, maladières, ladreries, lazarets, léproseries, et étaient en général richement dotés, procurant une vie large et confortable que bien des simulateurs visaient.

Les infractions comportaient des peines disciplinaires : privation de vin, régime au pain et à l'eau, exclusion temporaire ou définitive. Cette dernière sanction montre bien que les maladreries étaient un refuge où le ladre se rendait de bon gré.

A la léproserie de Rumpst, (ancien duché de Brabant), « tout lépreux récalcitrant est frappé d'une amende importante », qui, « loin de servir aux œuvres louables et au service de Dieu, n'est destinée qu'à la dissipation : festoyer

(1) VOLTAIRE : *Mœurs*, XIX.

(2) VOLTAIRE : *Mœurs*, XLI.

et godailler, boire et chanter, danser et sauter,... puis a tous les dérèglements qui s'en suivent », cela au moment de la grande kermesse annuelle des lépreux de Rumpst où « les repas en commun et les beuveries qui s'en suivaient étaient assez nuisibles à la bonne tenue générale. Or, les infractions se rachetaient invariablement en ryders d'or, en cidre et en tonneaux de bière ». (1)

A la léproserie d'Hérenthals (toujours en Belgique), « le médecin philanthrope gratifiait les lépreux d'une cruche de bière et de gâteaux, les jours du Carnaval et le Jeudi-Saint... Parmi les dons des autres bienfaiteurs figuraient des assiettes d'argent, des ampoules du même métal, des pots à fleurs en bois des Indes rehaussés d'appliques précieuses, un crucifix d'argent ». Au moment de la saint Jean-Baptiste, patron de cette maladrerie, des services religieux splendides étaient suivis par des milliers de personnes venant de tous les points de la province, et « les offrandes des impétrants se composaient d'argent et de présents en nature; les comptes accusent pour certaines années des réceptions de centaines de poules, d'agneaux, de moutons ». (2)

Etre lépreux dans de semblables conditions équivalait à un retour vers l'Age d'Or; mais la Belgique, hélas, était un Paradis terrestre que nos lépreux français ne devaient point connaître.

(1) Dr TRICOT-ROYER : *Le nombre des lépreux dans l'ancien duché de Brabant*. (Bull. de l'Acad. Royale de Méd. de Belgique, séance du 28 avril 1928. Extrait, p. 343-345, impr. l'Avenir, Bruxelles, 1928).

(2) Dr TRICOT-ROYER : *La léproserie d'Hérenthals* (Sint-Jan-ter-Lazarijen). (Comm. au III^e Congrès de l'Hist. de l'art de guérir, Londres, 17-22 juillet 1922. Extrait, p. 2 et 3. Impr. de Vlijt, Anvers, 1923).

La thérapeutique anti-lépreuse

La thérapeutique anti-lépreuse était peu étendue car on en connaissait l'impuissance quasi certaine : « lèpre en son commencement est curable, or quant à la lèpre confirmée, il n'y en a point ».

Il convenait, tout d'abord, « d'éviter toute chose qui échauffe et brûle le sang », puis de « purger, saigner, ventouser, baigner, corneter, suivant l'avis d'un docte médecin,... et peut ainsi repousser l'humeur en dedans aux fins qu'ils ne soient cogueux, ce que je ne voudrais conseiller de faire, de peur qu'ils n'abusassent les femmes et eussent conversation avec les sains ». (1)

Mais le fond du traitement était le bain qui « amollit et ouvre les pores et par conséquent fait pénétrer plus fort médicaments », procédé fort ancien puisqu'on montrait encore à Rome, il y a un demi siècle, la cuve de marbre où l'empereur Constantin se baignait avant d'avoir été guéri de la lèpre par le pape Sylvestre.

Pour la « curation », dans le cas de début seulement, on baignait le malade plusieurs fois, et au sortir du bain, il était « frotté de beurre frais afin de faire tomber les croûtes et d'amollir l'aspect du cuir ». Une application consécutive, recommandée par Ambroise Paré, devait y faire merveille : « prenez racines d'enula campana cuites en fort vinaigre, puis pillez et passez par l'estamine, ad-

(1) A. PARÉ : *De la cure pour ceux qui sont préparés à la lèpre*, chap. XIII, p. vii c LVII.

joutez soulfhre vif, sel subtilement pulvérisé, ius de limon, beurre frais et de ce foit fait onguent ».

La pieuse M^{me} Fouquet nous a également laissé, véritable panacée universelle, une miraculeuse « Eau pour les yeux, galles, gratelles, dartres, hérézypelles, vieilles playes et ulcères, la teigne, la lèpre, et pour empêcher qu'on ne soit marqué de la petite vérole », ainsi composée :

« Prenez 8 gros de couperose et 4 de vert de gris. Pulvérissez le tout et le mettez dans un pot de terre verni ou de grex : jetez dessus 3 pintes d'eau chaude, remuez le tout ensemble avec un petit bâton jusqu'à ce qu'eau soit froide,... puis en frottez le mal jusqu'à l'escorcher et le bien bassinez de cette eau... Si on se purge, on guérira plus promptement, plus sûrement et sans crainte de rechûte ». (1)

Quant à Valérien de Tarente, il conseille tout simplement qu'on leur « oste les testicules,... de quoi je suis aussi d'advis », dit Ambroise Paré, « car par l'incision et amputation d'iceux, l'homme est mué en température féminine et par ainsi en complexion froide et humide, laquelle est contraire à la chaleur et sécheresse de la lèpre,... et aussi afin qu'on en puisse perdre plus facilement progéniture ». (2)

(1) *Recueil de remèdes faciles et domestiques choisis, expérimentez et très approuvés pour toutes sortes de maladies internes et externes et difficiles à guérir, recueillis par les Ordres Charitables de l'Illustre et Pieuse Madame Fouquet, pour soulager les pauvres malades*, 1^{re} partie, p. 25-26, impr. Jean Ressayre, Lyon, MDCCXV.

(2) A. PARÉ, loc. cit.

Ce qu'il faut entendre par lèpre au moyen âge

Il reste encore à savoir si cette mésèlerie tant redoutée était bien exclusivement la lèpre. Déjà en divers passages des *Livres Mosaiques* (1), il est question d'un groupe de maladies contagieuses qui s'attaquent à l'homme, aux animaux, aux vêtements et même aux maisons. Certaines désignations peuvent faire penser que la teigne du cuir chevelu et la gale étaient aussi en cause. Il est certain que les candidats lépreux étaient souvent atteints de teigne, de gale atypique, de gale compliquée d'eczéma suintant, et que la plupart de ces malades, dès qu'ils étaient en état de guérir, étaient déclarés libres. D'après un procès-verbal de visitation des lépreux d'Anvers en l'an 1556, nous apprenons même que deux malades atteintes de « *tinea capitis* » seront déclarées lépreuses en se présentant au prochain examen avec une teigne progressée ». (2)

Bien des auteurs et savants médecins ont prétendu aussi que la lèpre n'était autre chose que la maladie vénérienne mal connue dans ses diverses manifestations.

Pour L. A. Labourt, dans ses savantes recherches sur l'origine des maladreries, « l'existence de la lèpre au moyen âge est, en résumé, un fait mystérieux. La nature et l'origine de cette affection ne sont pas plus connues », prétend-il, « que celles de la lèpre dont parlent nos livres

(1) *Lévitique*, chap. XIII.

(2) Dr TRICOT-ROYER : *La lèpre d'Anvers au XVII^e siècle*. (Yperman, vol. II, fasc. IV, p. 6).

saints. Non seulement on ignore pourquoi les léproseries furent établies et quelles maladies on y traitait, non seulement il n'existe aucune preuve que ces établissements aient été fondés par des seigneurs au temps des Croisades, dans le but charitable de prévenir la contagion parmi leurs vassaux, mais on ne peut prouver qu'il ait existé des léproseries en France dès l'époque celtique ».

Nous ne serons pas aussi affirmatifs et nous nous contenterons de dire simplement que les léproseries recevaient plus de scrofuleux et autres que de ladres, surtout vers le xvi^e siècle, autrement dit des malades ayant des affections aux caractères repoussants et auxquelles, à tort ou à raison, on attachait une idée de gravité. Nous en avons la preuve à la maison Saint-Ladre de Mons (Belgique) où, à cette même époque, on reçut non seulement des personnes atteintes de maladies de la peau, mais encore celles qui avaient des scrofules, des cancers, la syphilis, enfin d'autres maux contagieux incurables et inconnus des médecins. (1)

Par extension, le terme « lépreux » ne voulut plus seulement dire malade atteint de la lèpre, mais plutôt malade à mettre en coercition, et c'est ce qui expliquerait peut-être le nombre si considérable des léproseries vers le viii^e siècle, léproseries dans lesquelles rien n'était moins fréquent que la lèpre, c'est-à-dire l'éléphantiasis.

Vers la fin du xvi^e siècle, le nombre des malades isolés comme lépreux était encore considérable; cela dura jusqu'en 1625; puis, brusquement, vers 1650, ce mal parut s'éteindre partout, de sorte qu'il se pourrait bien que la brusquerie de cette disparition de l'endémie fût en partie la conséquence d'une modification dans les conceptions médicales.

La mémorable « *Lepra hujus patriæ* » d'Anvers nous sollicite fortement à l'affirmer. Vers 1650, le mal s'était

(1) D^r TRICOT-ROYER, Yperman, vol. II, fasc. v, p. 16-17.

en effet éteint tout à coup et partout, excepté dans cette ville où, pendant 150 ans encore, les contrôles des lépreux s'y poursuivirent avec une ponctualité rigoureuse et devant un tribunal d'hygiène en appareil complet.

On s'inquiéta de suite, comme on peut le penser, de cette tare qui souillait encore la cité, alors que partout ailleurs elle était oubliée, et qui lui faisait à l'étranger une réputation peu enviable.

Ce fut Charles de Lorraine qui provoqua le premier une consultation entre les professeurs de la Faculté de Louvain, laquelle n'aboutit à rien.

Quelque trente ans plus tard, en 1777, le magistrat de la ville adressait au Collège des Médecins un réquisitoire concernant la véracité ou non de la « *lepra hujus patriæ* ».

La réponse fut négative et contenait un plaidoyer énergique contre l'existence de cet opprobre, stipulant qu'elle devait être considérée comme un mythe, les soi-disant lépreux étant justiciables d'un traitement adéquat et d'un régime sain. « Rien n'y fit. Les préjugés ont la vie dure. Il fallut attendre cinq ans encore le moment où Joseph II extirperait de l'imagination populaire le plus tenace des cauchemars. Il le fit d'un trait de plume énergique et net, j'allais dire chirurgical ». (1)

Quant à la lèpre en France, sur un rapport de David et Just Laigneau, chargés par Louis XIII au début du xvii^e siècle de visiter toutes les maladreries du royaume, qui rendait compte qu'elles ne contenaient plus que des mendiants et des vagabonds, la suppression de ces asiles fût décidée en principe, mais ne fut accomplie que bien plus tard, puisque l'ordonnance qui les ferma, en les attribuant aux hospices et hôpitaux généraux, ne devait dater que du règne de Louis XIV, en mars 1693.

(1) Dr TRICOT-ROYER : *Lepra hujus patriæ. Les visitations des « lépreux » d'Anvers, de 1730 à 1782.* (Comm. au VI^e Congrès intern. d'Hist. de la Méd., Leyde-Amsterdam, 18-23 juillet 1927, p. 6-7, impr. de Vlijt, Anvers, 1929).

Les lépreux saumurois (*)

Puisque telle était la mode philanthropique, la ville de Saumur se crut dans l'obligation de posséder aussi sa maladrerie. Un inventaire de ses biens, daté de 1448 (1), nous montre que son existence fort ancienne remontait sans doute au VII^e ou VIII^e siècle. Elle ne fut pas d'ailleurs la seule dans le Saumurois et eut des sœurs à Allonnes, Brain-sur-Allonnes, Villebernier et Vivy.

Celle de Saumur se trouvait à la jonction de la rue du Pont-Saint-Lazare (actuellement rue Hoche) et de la ruelle de la Corderie (actuellement rue Fardeau), occupant en 1612, à l'extrémité de la première, l'emplacement des propriétés Rosset, Guenois et Fournée. (2)

Pour bien comprendre son exacte situation, il faut savoir que, partant de Nantilly, et dans la direction du petit Dolmen, il y avait trois ponts, dit ponts Fouchard.

Le premier, ou Pont du Moulin, traversait une partie de la prairie du Thouet.

Le deuxième, ou Pont de Saint-Lazare, était relié au précédent par un chemin garni de murs.

(*) Raymond PETIT : Communication Société des Lettres, Sciences et Arts du Saumurois (séance du 23 février 1930).

(1) (Archives de l'Hôtel-Dieu de Saumur, cote F. L., f° 30), d'après M. Desmé de CHAVIGNY. *Inventaire des biens, meubles et immeubles, de la Maladrerie de Saumur en 1448*. Bull. de la Soc. des Lettres, Sciences et Arts du Saumurois, avril 1912, n° 7, p. 45-47. Saumur, impr. P. Godet, 1912. (Archives retrouvées par nous, série E 1, registre 4).

(2) Paul RATOUIS : *Chroniques saumuroises. Etudes historiques sur l'Hôtel-Dieu et les anciens établissements charitables de la ville de Saumur*. (N° 2, chap. I^{er}, p. 4, impr. Godet, Saumur, 1664. Bibl. munic. de Saumur, numéro 4.124).

Le troisième, ou Grand Pont, débouchait enfin sur le terrain de Bagneux. (1)

C'est près de ce deuxième pont, et en plein sur les prairies marécageuses, que se trouvait notre maladrerie, qui voyait aboutir à sa hauteur notre sus dite rue du Pont-Saint-Lazare. Elle se trouvait donc située au milieu de cette sorte de digue qui, en traversant le Thouet, facilitait les communications avec le Bas-Poitou, bien assise sur un plateau circonscrit et ainsi moins sujette aux inondations que ses attenances.

Une chapelle sous l'invocation de saint Ladre, avec une petite sacristie, un dortoir pour malades « sortans et passans », un autre pour « femmes estranges », une chambre pour le gardien et sa chambrière donnant sur la cour, trois cellules étroites de lépreux, une chambre basse servant de cuisine, une étable, un jardin avec « fausses privaisez », le tout joignant deux pièces de prés, telle était sa composition. Près de la porte extérieure de la chapelle, ouverte sur la chaussée, était une large fenêtre garnie de barreaux de fer, où, pendant le jour, stationnaient les reclus les plus valides, faisant appel à la charité publique au moyen d'une sébile de buis appendue au grillage par une corde de chanvre. (2)

La gestion et l'administration de la maladrerie revenaient à certains habitants de la ville, évidemment riches et solvables, pécuniairement responsables.

Les premiers connus furent Guillaume Morice, en 1372, Jehan Joubert, vers 1440, et Jehan Consart, en 1448. A cette époque, c'était un gardien choisi par l'administrateur qui était chargé de la discipline et de l'entretien des malades, cumulant les fonctions d'infirmier et de

(1) Commandant ROLLE : *Le vieux Saumur*, p. 15. (Impr. P. Godet, Saumur, 1914. Bibl. munic. de Saumur, numéro 5.808).

(2) D^r GAULAY : *Souvenirs anecdotiques sur Saumur (1478 à 1640). Maladrerie de Saint-Lazare*, p. 89-90. (Impr. Godet, Saumur, 1843, Bibl. munic. de Saumur, numéro 4.116. 3).

sacristain. Vers 1478, ce soin revint à trois frères servants dépendant du grand hôpital, tandis qu'un vénérable chapelain de l'église de Nantilly, chef de l'Ordre militaire et religieux de Saint-Jean, du haut des tours nobiliaires de la Commanderie, située dans le quartier de la Chouetterie, au bord de la prairie, plongeait aisément ses regards dans l'intérieur de la maladrerie voisine, dont il avait la surveillance temporelle. (1)

Les rentes foncières, en argent ou en nature, que laissaient bien des lépreux après leur mort, et les revenus d'immeubles ruraux résultant de dons charitables, y permettaient une hospitalité gratuite. En 1648, l'actif s'élevait à 1.000 livres, mais servait hélas bien peu à améliorer le sort des pensionnaires, ce qui faisait dire que « gardiens des ladres sont plus dignes d'envie que pitié ». Celui de 1448 avait quand même permis de monter des dortoirs assez confortables, puisqu'on trouvait en l'un d'eux « trois chaliz garnys de trois couesttes, deux grandes et une petite avec chascune deux sceuilles et un certain lict garny de couvertures ».

L'unique traitement qu'on y employait alors était les bains bien rares pris dans la rivière très voisine et l'absorption de « verguz » que l'on fabriquait dans « cinq aigrettiers » et que l'on conservait dans un petit baril.

Ainsi oubliés, ces malheureux, pour la plupart atteints seulement de maladies de peau, composés de pauvres voyageurs « sortans et passans », de mendiants, de vagabonds s'introduisant sous le prétexte d'infirmités, de pauvres vieillards de la ville réellement malheureux, « languissants, découragés, privés de mouvement et de distractions, rejoignaient bientôt le petit cimetière enclos dans le lieu de leur captivité, et qui promptement recevait leur dépouille mortelle ». (2)

(1) D^r GAULAY, loc. cit., *La fille du tisserand*, p. 96.

(2) D^r GAULAY, loc. cit., *Maladrerie de Saint-Lazare*, p. 91.

Une épidémie qui éclata aux premières chaleurs d'avril 1597, et qu'on prit pour de la lèpre, devait donner le dernier coup à la maladrerie saumuroise dont la permanence ne s'imposait plus.

Ce fut surtout dans le Faubourg de Bilange, nouvellement créé sur l'espace sablonneux abandonné par le fleuve et les prairies marécageuses du Thouet, vers le sud, que la contagion occasionna le plus de désastres.

Le mal se caractérisait par une fièvre violente accompagnée de délire furieux et de maux de tête intolérables, yeux rouges et brillants enfoncés dans leur orbite, soif inextinguible, langue sèche et noire rendant la parole presque impossible, éruption exanthématique critique, enfin tous symptômes se rapprochant quelque peu de la mésélerie.

Cette affection cutanée, qualifiée mal à propos du nom de lèpre, faisait sequestrer ses victimes hors de toute fréquentation humaine; dès qu'un malade était en effet signalé comme infecté, un frère servant, averti officiellement, arrivait bientôt suivi de « sergens de Ville portans halebardes », exhibait ses ordres et transportait séance tenante le contaminé à la maladrerie de Saint-Lazare au moyen d'un brancard fermé aux regards indiscrets. (1)

Pareille panique menaçait de se propager rapidement, bien que la science médicale eut pu, en somme, sauver un grand nombre de malades pseudo lépreux, sans le préjugé établi et trop légèrement accepté, lorsqu'enfin un savant médecin de Blois, le Dr Paul de Reneaume, possédant la confiance de Charlotte-Catherine de la Trémouille, veuve du prince Henri de Bourbon-Condé, et voulant calmer les craintes de la princesse qui redoutait l'invasion de l'épidémie dans ses domaines du château de Thouars, partit à Saumur étudier cette lèpre, persuadé d'avance que les

(1) Dr GAULAY, loc. cit., *La fille du tisserand*, p. 95.

causes atmosphériques étaient les seules origines du mal, lequel disparaîtrait avec leur cessation.

Son hypothèse était juste, puisque, quelques jours plus tard, il démontrait d'une façon éclatante que « cette éruption cutanée, improprement prise pour la lèpre, n'était qu'un violent effort critique de la nature mal élaboré, sous l'influence de causes secondaires inhérentes à certaines conditions physiques » (1). « *Hæc eruptio cutanea non est lepra, sed infructuosus naturæ conatus ; non lethalis. Facile curanda est* ». (2)

A peine un mois s'était-il écoulé, que ces prétendus incurables revenaient en effet dans leurs foyers, bénissant leur sauveur et laissant sans regrets la maladrerie, qui, presque complètement déserte depuis cette victoire médicale, entrait dans une longue agonie que nous allons suivre pas à pas.

(1) D^r GAULAY, loc. cit., *Le D^r Paul de Reneaume*, p. 101.

(2) D^r Paul de RENEAUME, *Ex curationibus observatione*, Paris, 1606.

L'extinction de la Maladrerie saumuroise

Comme nous l'avons déjà dit plus haut, les revenus des maladreries étaient employés pour une très petite part à l'amélioration du sort de ceux qu'elles gardaient en leur sein.

Cet état de choses avait déjà inquiété en 1561 le Chancelier de l'Hôpital qui, devant la mauvaise administration « défraudant les pauvres de leur due nourriture » décide que « les Maladreries et autres lieux pitoyables seront désormais régis, gouvernez et le revenu d'iceux administrez par gens de bien solvables et résidens ». (1)

Les règles déjà tracées par cet édit devaient être articulées de nouveau en 1576, dans la célèbre Ordonnance de Blois rendue par Henri III, mais, néanmoins, les intérêts de la bienfaisance continuaient toujours à être dilapidés.

Quelques années plus tard, en juin 1606, Henri IV ordonnait enfin, dans un nouvel édit, le contrôle des comptes des maladreries (ainsi qu'hôpitaux, Hôtels-Dieu et aumôneries) par les aumôniers, vicaires et commissaires spécialement chargés de cette besogne.

Il avait également établi une Chambre de Charité « ayant cure de l'entretienement des pauvres gentilhommes et soldats estropiez », mais ce fut sans succès devant la trop mauvaise gérance et la ruine de ces bâtiments : du coup, la Chambre de Charité en fut révoquée.

(1) Paul RATOUIS : *Etudes historiques sur l'Hôtel-Dieu de Saumur*, chap. II, p. 7-8. (Impr. Godet, Saumur, 1869).

Le 24 octobre 1612, Louis XIII, suivant les sages directives de son père, s'inquiétait lui aussi du sort de tous ces malheureux, car il « aime à ce que bien en peut estre conservé, le service divin fait, les pauvres nourris et substantez, les bastiments entretenus et les charges ordinaires et nécessaires acquittées, suivant la pieuse et louable intention des fondateurs Mais il seroit advenu par la malice du temps et négligence des officiers et administrateurs, que ce bon œuvre auroit été tellement diverty qu'il se trouve y avoir esté et estre encore commis infinis abus, malversations, usurpations et aliénations, les maisons ruinées, les tiltres perdus, les pauvres privez de tout secours ». Voulant alors mettre un frein à cette lamentable désolation, décide que « son Grand Aumonier fasse rendre compte aux Administrateurs de trois ans en trois ans, par devant ses Grands Vicaires et Subdéléguez aux Provinces... et fera à chacun d'eux... par notre cher Cousin (1) des pensions suffisantes et nécessaires pour leur entretenement es Maladreries ». (2)

Le 6 août 1613, la Chambre de la Réformation générale des Hôpitaux ratifiait les lettres patentes de 1612 pour la « correction des abus et malversations commises » et termine : « Si mandons au premier nostre Huissier ou Sergens faire tous exploits requis et nécessaire pour l'exécution des présentes... de ce faire luy donnons pouvoir, nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, prise à partie, privilèges et autres lettres à ce contraires ». (3)

(1) Le cardinal du Perron, grand Aumônier de France.

(2) Lettres patentes du Roy en forme de Déclaration pour la Réformation générale des Hospitaux, Hostels-Dieu, Maladreries, Aumosneries et autres lieux pitoyables de ce Royaume, p. 3-4-6-8. Impr. Hernault, Saumur, 1614. (Archives de l'Hôtel-Dieu de Saumur, série A 1, registre 1).

(3) Jugement de la Chambre de la Réformation générale des Hospitaux, Maladreries. Aumosneries et autres lieux pitoyables de ce Royaume, ordonnée par le Roy pour l'exécution de ses Lettres patentes en forme de Déclaration du 24 octobre 1612, p. 4 et 7: Impr. Hernault, Saumur, 1614. (Archives de l'Hôtel-Dieu de Saumur, série A 1, reg. 1).

Le 7 septembre 1613, « Jean Bonneau, conseiller du Roy, sénéchal lieutenant général, juge ordinaire en la Sénéchaussée, ville et ressort de Saumur » recevait (comme tous les autres sénéchaux de France) une lettre royale, pour la faire « publier et exécuter dans l'estendue de son ressort » et où le roi lui ordonnait « d'apporter ou envoyer en nostre dite chambre, dans six semaines, les comptes.... que les Administrateurs... ont ci devant rendus et ceux qu'ils ont à rendre de leurs administrations, pour y estre examinéz », (1) lettre qui n'était en somme que la promulgation de la déclaration royale du 24 octobre 1612.

Nous pouvons penser que vers cette époque l'état lamentable des locaux de la maladrerie ne devait guère tenter les nécessiteux, puisque nous retrouvons une ordonnance de police datée du 20 mai 1627, donnée à Saumur par « Michel le Beuf, escuier, sieur de Beauregard, Conseiller du Roy, Juge Prévost au dict lieu », menaçant de « peine du foué... plusieurs personnes vagabondes et sans adveu, et mesmes les femmes impudiques... lesquelles commettent plusieurs vols et larcins et mènent une vie deshonneste ». (2)

A Beaumont et dans le comté de Chiny, en Belgique, les sanctions auraient été tout autres, particulièrement pour les femmes, car « les filles qui se gouvernent mal, en folie de leur corps, faisant méchancetés et paillardises, devaient porter une pièce de rouge drap, de la longueur d'une paume, sur le bras senestre, pour et afin qu'on les connaisse », tout comme les lépreux. (3)

La vétusté de la maladrerie arriva bientôt à inquiéter aussi ceux-là même qui la géraient, puisque le 20 janvier

(1) Archives de l'Hôtel-Dieu de Saumur, loc. cit.

(2) Archives de l'Hôtel-Dieu de Saumur, loc. cit.

(3) Dr TRICOT-ROYER : *Les signes distinctifs des lépreux*. (Yperman, vol. II, fasc. v, p. 3).

1665 «Maistre Pivard Caillain Lesné Sieur Dutemple, Advocat à Saumur, et André Baquenard, Sieur des Chesneaux, marchand demeurant au dit Saumur, Administrateurs de l'Hôtel-Dieu au dict lieu » présentaient une requête au sujet de cet asile « consistant en quelques vieux bâtiments, de logis, grange, appartenances et quelques jardins, lesquels bâtiments et logis sont inhabitables, pour estre en très mauvais estat, et la plupart casbrés et ruinés longtemps y a, et la vesture estant sur le point de casbrer et tomber en totale ruine, tant à cause de leur vétusté que la situation du lieu subject aux grands passages, crues et inondations et rencontre des eaux des Rivières de Loire et du Thouet qui sont fort fréquentes et continuelles d'année en année, par lesquelles eaux, les fondements des d. bâtiments et logis sont continuellement gastés et ruinés et que pour les réparer et remettre en bon estat tout le revenu du d. Hostel-Dieu ne pourrait suffire... et ainsi il devient expédient pour le bien public et pour éviter la ruisne totale des d. choses de les exposer et bailler à rante en l'estat qu'elles sont, à ung ou plusieurs part., à la charge de les réparer en bon estat et icelles entretenir,... après que visite et procès-verbal sera faict de l'estat du d. lieu Logis et bâtiments ». (1)

La mise en action ne traîna pas, puisque trois jours après, c'est-à-dire le 23 janvier 1665, le sergent royal se transportait « sur les lieux, à dix heures du matin, au devant de l'Eglise de Nostre-Dame de Nantilly » en compagnie des requérants sus-nommés et d'experts jurés, à savoir : « Jean Triollet, Maistre masson et Architecte , Bonnaventure Menuau, Mre. Charpentier; Jacques Sibron, Mre. Couvreur d'ardoize; Jacques Prestre, Mre. bouzilleur, carreleur et blanchisseur; et Martin Rincaume, Mre. serrurier, tous demeurant aud. Saumur », qui séance tenante

(1) Archives de l'Hôtel-Dieu de Saumur, loc. cit.

dressèrent un procès-verbal avec mémoire détaillé des réparations vraiment urgentes à faire.

Il ne fallut pas moins de trente-deux pages (1) pour établir le bilan des plaies et remèdes tarifés de cette pauvre maladrerie qui se mourait.

Cette requête des administrateurs verra ses buts complètement atteints puisque le 13 juin 1665 passait un avis disant que les bâtiments « sont à bailler à rante à une ou plusieurs personnes, au plus offrant et dernier enchérisseur... au-devant de la grande porte et entrée principale de l'Eglise Nostre-Dame de Nantilly dud. Saumur ». (2)

Il nous reste ensuite à apprendre qu'en décembre 1672, le roi réunit par un édit les maladreries à l'Ordre de Saint-Lazare et de N.-D. du Mont-Carmel, mais que cet état de choses ne persista guère puisque en mars 1693 tout fut défait.

C'est le 24 août qu'en fut décidée la déclaration officielle dont il nous reste un résumé parfait dans un Mémoire adressé aux archevêques, évêques, intendants et commissaires des provinces, lequel stipule que « les Fondateurs et Possesseurs des Maladreries et autres biens de cette nature qui justifiroient suffisamment de leurs droits, y seroient réunis et réintègrez en possession et jouissance » et que d'autre part, « si... dans certains Cantons, il leur paroist qu'il ne convient point d'établir l'hospitalité dans le lieu mesme de la Maladrerie,... mais qu'il est plus à propos d'en faire l'union à un Hôpital déjà établi,... en ce cas ils enverront un état du nombre des pauvres des lieux de la situation de la Maladrerie ». (3)

(1) Devis des réparations à exécuter à la Maladrerie. (Archives de l'Hôtel-Dieu de Saumur, série A 1, registre 1).

(2) Avis de bail à rante de la Maladrerie. (Archives de l'Hôtel-Dieu de Saumur, série A 1, registre 1).

(3) Mémoire pour MM. les Archevesques et Evesques, Intendans et Commissaires départis dans les Provinces. (Archives de l'Hôtel-Dieu de Saumur, série A 1, registre 1).

Une pareille décision ne pouvait que tenter les administrateurs de l'Hôtel-Dieu, dont la gérance de la Maladrerie en ruines devenait une obsession depuis qu'elle n'était plus du tout rémunératrice

Le 17 juin 1696, ces derniers, de concert avec les dames religieuses hospitalières, adressèrent sur papier timbré (1) une supplique à « Monseigneur Levesque Dangers » (l'évêque d'Angers), arguant de l'édit royal du 24 août 1693, et alléguant que, vu que « les logements de la d. maladrerie sont en mauvais estats,... que le revenu de 100 Livres seulement n'est suffisant pour l'entretien des maisons présentement inhabitées, que l'hospitalité n'y peut être exercée, que pareillement la d. maladrerie a toujours fait part des biens aud. hostel Dieu, et de la nécessité de construire des salles et dortoir aud. hostel Dieu,... demandent réunion à perpétuité et desmolition de lad. maladrerie de St-Lazare ». C'est sur le même titre que nous avons trouvé la réponse écrite par Monseigneur Belot et contre-signée de « Michel par la grâce de Dieu et du Saint Siège Apostolique, Evesque d'Angers, Conseiller du Roy en tous ses conseils » qui approuve entièrement le bien-fondé de la demande que nous venons d'énoncer. (1)

Les quémandeurs ne s'en tinrent pas là et firent une deuxième demande, cette fois à « Monseigneur de Mirommenil, Conseiller du Roy en tous ses conseils, Me. des Requestes de son hostel, Commissaire départy en la Généralité de Tours pour l'exécution des ordres de Sa Majesté ». Ils disaient qu'ils s'étaient déjà « pourvus devant Monseigneur l'Evesque d'Angers » et y réclamaient pareillement « la démolition de la d. Maladrerie, pour estre les mathériaux employez à construction des d. salles et dortoirs de l'hostel Dieu », terminant en lui demandant : « Vous plaise donner vostre advis sur la réunion à perpétuité aud.

(1) Pétition sur timbre. (Archives de l'Hôtel-Dieu de Saumur, série A 1, registre 1).

hospital des biens de la d. Maladrerie et Aumosnerie et démolition dud. St Lazare, aux charges de recevoir aud. hospital les pauvres des d. paroisses et d'employer les matériaux à la d. édification, et feres justice ». (1)

Continuant d'employer la voie hiérarchique, ils arrivaient enfin en un troisième temps à toucher directement le roi et les seigneurs « Commissaires Généraux députez par sa Majesté pour la réunion des biens de l'Ordre de St Lazare », faisant remarquer qu'ils avaient pour eux « l'avis de Monsieur l'Evesque d'Angers et de Monsieur de Miromménil ». C'est avec l'espoir d'être exaucés qu'ils terminaient en disant « moyennant quoy les suplians continueront leurs prières pour la santé et la prospérité de Votre Majesté ». (2)

En octobre de la même année 1696, le roi devait leur accorder une partie de leurs revendications car nous retrouvons ce qui suit sur une ordonnance royale adressée à Saumur : « Nous avons joint et réuni et incorporé, et par ces patentes signées de notre main, joignons, réunissons et incorporons aud. Hotel Dieu de la Ville de Saumur, les biens et revenus de la Maladrerie du Pont Fouchard de lad. Ville ». (3)

Louis XIV se réservait d'envoyer un mois et demi plus tard, c'est-à-dire le 19 décembre 1693, son conseiller Mirommenil sur les lieux mêmes, afin de reconnaître ou non la nécessité d'abattre définitivement les murs de la maladrerie.

Aux archives de l'Hôtel-Dieu de Saumur (4) se trouve le résultat de cette enquête et où Mirommenil ayant constaté qu'il « n'est pas possible de rétablir l'hospitalité dans aucun de ces lieux où il n'y a n'y batiments n'y des reve-

(1) Archives de l'Hôtel-Dieu de Saumur, série A 1, registre 1.

(2) Archives de l'Hôtel-Dieu de Saumur, série A 1, registre 1.

(3) Lettre patente du roi, signée Louis, et. plus bas : par le Roy : Phelypeaux, et scellée du grand Sceau. (Arch. de l'Hôtel-Dieu de Saumur).

(4) Compte-rendu au Roy. (Archives de l'Hôtel-Dieu de Saumur, série A 1, registre 1).

nus suffisants », il conclut « qu'il lui semble qu'on ne puisse faire une meilleure application qu'à l'hostel Dieu de Saumur qui est bien bâti » terminant : « Nous ne voyons rien dans ce dessein,... ainsi après en avoir conféré avec Monsieur L'Evesque d'Angers,... qui ne soit conforme aux intensions de sa Majesté et avantageux au bien des pauvres, lesquels trouveront en cette maison des secours qu'ils ne pourroient espérer ailleurs ».

Mais la réussite avait été trop belle et trop complète pour que nos gourmands Administrateurs s'arrêtent à pareil succès. Forts de leur récente victoire, ils écrivaient à nouveau au Roy en lui disant : « Comme les suplians ont depuis appris qu'il y a quelques biens dépendans des Maladreries d'Allonne, Vivi, Brin, et Villebernier, dont le revenu peut monter à 60 ou 80 livres par an, dont les pauvres sont receus à l'Hostel Dieu de Saumur, ils ont cru que Sa Majesté voudroit bien ordonner la Réunion de ces revenus à l'Hostel Dieu de Saumur,... parceque les revenus sont de si peu de conséquences que l'on ne pourrait en composer aucun hospital, et que n'y en ayant de plus proche que celui de Saumur, il paroît nécessaire d'y réunir ces revenus ». (1)

Le roi, hélas, ne devait pas écouter cette fois leur aimable suggestion, car une note en marge de la demande nous apprend que « les Maladreries d'Allonnes et Brain-sur-Allonnes et l'Aumônerie de Villebernier seront réunies à l'Hopital des malades de Bourgueil. Reste la Maladrerie de Vivy », poursuit le commentateur, « dont on ne trouve aucune chose et dont on ne voit pas que l'ordre de St Lazare ait joui ».

C'est en finissant de déchiffrer ce feuillet poudreux des Archives de l'Hôtel-Dieu, qui nous apporta une preuve complémentaire de l'ultime dislocation des petites maladreries environnantes, que nous avons tourné la dernière page de l'Histoire des Lépreux saumurois.

(1) Pétition au Roy. (Arch. de l'Hôtel-Dieu de Saumur, sér. A 1, reg. 1).

Conclusions

Les recherches que nous avons poursuivies et que nous venons de relater ci-dessus nous permettent les conclusions suivantes :

I) Des mesures, plus coercitives qu'humanitaires et médicales (ces dernières étant pratiquement nulles, comme l'étude sur la maladrerie saumuroise nous l'a confirmé) ont été prises par la société vis-à-vis de la lèpre, depuis les temps mosaïques jusqu'à la fin du moyen âge.

II) Quoiqu'il soit courant de considérer comme particulièrement misérable la vie des lépreux, soit isolés, soit en maladreries, et à l'encontre de cette opinion généralement admise, la lèpre fut, de toute évidence, un mal de tout repos et assez rémunérateur, ne serait-ce qu'en tenant compte de l'exploitation reconnue de cette maladie par de pseudo-lépreux, et de la vie quasi luxueuse, nettement établie, que l'on mena en bien des maladreries.

III) Les léproseries reçurent beaucoup plus de scrofuleux et autres que de ladres, surtout vers le xvi^e siècle, autrement dit des malades ayant des affections aux caractères repoussants, de sorte que rien n'y fut moins fréquent que la lèpre, c'est-à-dire l'éléphantiasis.

IV) A l'appui de cette dernière constatation, et cette dernière maladie étant strictement prise en considération, on vit brusquement, vers 1650, ce mal s'éteindre presque partout.

V) La mémorable « *Lepra hujus patriæ* » d'Anvers nous sollicite fortement à attribuer cette disparition à une modification dans les conceptions médicales.

VI) La maladrerie de Saumur, que nous avons étudiée et prise à titre d'exemple, apporte une confirmation manifeste aux affirmations précédentes, particulièrement du fait qu'elle fut totalement désertée immédiatement après que fut posé le diagnostic de pseudo-lèpre, lors de l'épidémie saumuroise de 1597.

VII) Nous avons mentionné, enfin, une série de documents historiques retrouvés aux archives de l'Hospice général de Saumur, soulignant :

1) Les efforts successifs effectués dans le but de refréner les abus des administrateurs des maladreries, qui avaient tendance à en dilapider les revenus ;

2) L'état lamentable de la maladrerie saumuroise dont les revenus étaient insuffisants à l'entretien des malades et des bâtiments ;

3) Les demandes consécutives faites en vue du rattachement à l'Hôtel-Dieu de Saumur, de la maladrerie, ainsi que des petites maladreries environnantes.

VIII) La présente étude apporte une contribution à l'histoire de la lèpre en France, particulièrement de 1448 à 1696.

Vu, bon à imprimer,
Le Président,
B. AUCHÉ.

Vu :
Le Doyen,
C. SIGALAS.

Vu et permis d'imprimer,
Bordeaux, le 11 avril 1930,
Pour le Recteur de l'Académie,
Le Doyen délégué,
C. SIGALAS.

BIBLIOGRAPHIE

- A. ANGOT et A. LEDUC. — *Le faux ladre* (1895).
- CELSE. — *De re Medica*.
- D^r P. DELAUNAY. — *Étude sur l'hygiène, l'assistance et les secours publics dans le Maine, sous l'ancien régime* (1923).
- L. FROGER. — *Histoire du « Fils au Royer », lépreux de Doucelles* (1464). — *La paroisse de Doucelles d'après ses comptes de Fabrique* (1921).
- D^r GAULAY. — *Souvenirs anecdotiques sur Saumur* (1478-1640) (1843). — *Maladrerie de Saint-Lazare* (1843). — *La fille du tisserand* (1843). — *Le docteur Paut de Renaume* (1843).
- Gentsch Statuten* (1424).
- IOANNIS FERNELII. — *De re Medica* MDCXXVII.
- Professeur JANSELME. — *La lèpre à travers les âges* (1928).
Lévitique.
- Livre rouge du chapitre de la cathédrale du Mans*.
- OGÉE. — *Histoire de Bretagne*.
- AMBROISE PARÉ. — *De la petite vérole et lèpre* (1585). — *De la cure pour ceux qui sont préparés à la lèpre* (1585).
- PAUL RATOUIS. — *Chroniques saumuroises*. — *Études historiques sur l'Hôtel-Dieu et les anciens établissements charitables de la ville de Saumur* (1664). — *Recueil de remèdes faciles et domestiques choisis, expérimentez et très approuvés pour toutes sortes de maladies internes et externes et difficiles à guérir, recueillis par les Ordres Charitables de l'Illustre et Pieuse M^{me} Fouquet, pour soulager les pauvres malades* MDCCXV. — *Rituel de l'Évêque Jan Van De Wille* (1591 et 1621).
- Commandant ROLLE. — *Le vieux Saumur* (1914).
- D^r TRICOT-ROYER. — *Les lépreux d'Anvers, la dernière page de leur histoire* (1925). — *Les signes distinctifs des lépreux en Belgique* (1929). — *Les lépreux de Tongerlo* (1926). — *Le nombre des lépreux dans l'ancien duché de Brabant* (1928). — *La léproserie d'Hérenthals* (1922). — *La lèpre d'Anvers au XVII^e siècle* (1929). — *Lepra hujus patriæ. Les visitations des lépreux d'Anvers de 1730 à 1782* (1927).
- VOLTAIRE. — *Mœurs*.
- D^r WICKERSHEIMER. — *Les accusations d'empoisonnement portées pendant la première moitié du XIV^e siècle contre les lépreux et les Juifs, leur relation avec les épidémies de peste* (1923).

ARCHIVES

HOTEL-DIEU DE SAUMUR :

Série E 1, registre 4

Inventaire des biens, meubles et immeubles, de la Maladrerie de Saumur (1448).

Série A 1, registre 1

« Lettres patentes du Roy en forme de Déclaration pour la Réformation Générale des Hospitaux, Hostels-Dieu, Maladreries, Aumosneries et autres lieux pitoyables de ce Royaume » (1612).

« Jugement de la Chambre de la Réformation Générale des Hospitaux, Maladreries, Aumosneries et autres lieux pitoyables de ce Royaume, ordonnée par le Roy, pour l'exécution de ces lettres patentes, en forme de déclaration du 24 Octobre 1612 » (6 août 1613).

Avis contre les vagabonds, affiché à Saumur (20 mai 1627).

Requête des Administrateurs de la Maladrerie demandant procès-verbal des réparations à faire et mise en location (20 janv. 1665).

Devis sur trente-deux pages des réparations à exécuter à la Maladrerie de Saint-Lazare (23 janvier 1665).

Avis de mise en « Bail à rante » de la Maladrerie de Saint-Lazare (13 juin 1665).

« Mémoire pour MM. les Archevesques et Evesques, Intendans et Commissaires départis dans les Provinces » (24 août 1693).

Pétition sur timbre des Administrateurs de l'Hôtel-Dieu de Saumur à Monseigneur l'Evêque d'Angers, avec réponse de ce dernier par la main de Monseigneur Belot, pour le rattachement de la Maladrerie à leur établissement (17 juin 1696).

Pétition sur timbre des Administrateurs de l'Hôtel-Dieu de Saumur à « Monseigneur de Miroménil, Conseiller du Roy en tous ses Conseils, M^e des Requestes de son Hostel, Commissaire départy en la Généralité de Tours, pour l'exécution des ordres de sa Majesté », pour le même motif précité (1696).

Pétition sur timbre des Administrateurs de l'Hôtel-Dieu de Saumur aux « Roy et Messieurs les Commissaires Généraux députez par sa Majesté pour la réunion des biens de l'Ordre de Saint-Lazare » (1696).

Lettre patente du Roi accordant cette réunion et envoyée à Saumur signée : Louis et, plus bas, par le Roy : Phélypeaux, et scellée du grand Sceau (octobre 1696).

Compte-rendu au Roi par de Miroménil, délégué, sur l'état lamentable de la Maladrerie de St-Lazare, pour sa démolition (1696).

Pétition sur timbre des Administrateurs de l'Hôtel-Dieu de Saumur au Roi pour le rattachement des petites maladreries environnantes à leur établissement. — Note en marge d'un anonyme en donnant le résultat (1696).

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos.	9
Introduction	11
Définition	13
Historique	15
La lutte contre la lèpre au moyen âge	
Le lépreux du moyen âge	17
La contagion	21
La prophylaxie anti-lépreuse jusqu'au moyen âge .	23
Le dépistage de la lèpre au moyen âge	25
Les mesures sociales contre la lèpre	29
Les lépreux seuls	33
Les lépreux en Maladrerie	35
La thérapeutique anti-lépreuse	37
Ce qu'il faut entendre par lèpre au moyen âge. . .	39
Les lépreux saumurois	43
L'extinction de la Maladrerie saumuroise	49
Conclusions	57
Bibliographie.	59
Archives	61

